

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

*Que Freud me pardonne*, récit autobiographique, Jacques Voyer, Libre Expression 2002, 174 p.

par Hubert Wallot

*Santé mentale au Québec*, vol. 27, n° 2, 2002, p. 302-306.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/014569ar>

DOI: 10.7202/014569ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)



## J'AI LU

---

### ***Que Freud me pardonne, récit autobiographique, Jacques Voyer, Libre Expression 2002, 174 p.***

---

Le récit autobiographique de Jacques Voyer m'a intéressé à plus d'un titre.

D'abord, il est un témoignage émouvant, mais aussi pédagogique, d'une personne qui a été confrontée à une épreuve de perte radicale et dont l'idée du projet littéraire apparaît sur la proposition d'une amie, faite au Jacques Voyer de 52 ans, d'écrire « ensemble un livre sur l'importance de faire ses deuils dans la vie » (p. 12). Cette proposition survient dans un contexte culturel où les statistiques de suicide québécoises sont particulièrement accablantes et où Jacques Voyer se souvient de l'influence, décisive sur lui contre la tentation d'un total découragement, du récit oral d'un ami Jules qui, à la suite d'un accident sérieusement handicapant, avait transformé sa tentation suicidaire en défi altruiste.

C'est donc au nom d'une perspective que j'appelle ici altruiste que Jacques Voyer transgresse la discrétion habituelle des psychiatres sur leur vie privée, un héritage freudien qui n'est pas sans raisons, le livre lui-même nous le montre, mais ces raisons ne résistent pas ici devant la générosité du projet. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une position habituelle de l'auteur, il s'agit d'un geste posé à 55 ans suite à une invitation dans un contexte interpellant. Comment faire face à une perte majeure dans sa vie, comment faire face à la tentation suicidaire, comment écouter un suicidaire de manière à ce que l'écoute l'empêche de passer à l'acte et permette aux mots de métaboliser la douleur psychique ?

Quelle est donc l'épreuve qui attendait le collègue Voyer ? À 21 ans, ce grand et beau jeune homme, si choyé par sa famille, adulé par tous, président de l'Association des étudiants en médecine, adoré de sa blonde Zazou, fait un plongeon maladroit qui le rend paraplégique à vie.

L'auteur trace un portrait de son enfance jusqu'à ce jour là. Qui me connaît ne s'étonnera pas de ma sympathie pour ce grand distrait et ce grand curieux.

On retrouve dans l'événement les phases de l'humain confronté aux grandes épreuves : d'abord le déni. « C'est l'horreur. Je vais certainement me réveiller » (p. 17). C'est même le déni pour les proches trop

proches qui tardent à aider le collègue qui est en train de presque se noyer « Arrête de faire l'épais... T'es pas drôle [...] C'est assez de folies ! » (p. 18).

Puis vient la colère face à la situation, par rapport à laquelle la colère tournée contre soi est la première solution. C'est la demande amicale irrecevable « - Tire-moi à l'eau — Quoi ? — Je ne veux pas vivre comme ça. Tire-moi à l'eau ! Il me regarde, ses yeux ! J'y lis encore plus d'horreur et d'impuissance qu'en moi. Et je prends ce que j'appelle maintenant ma première décision stratégique. [...] Je comprends dans son regard désemparé qu'il ne le fera pas. Qu'il ne peut pas le faire. Que, s'il le faisait, lui non plus ne pourrait survivre. Avec une telle demande, je le torture. — Oublie ça Claude. Cela m'est venu comme un éclair. Et cette pensée d'alors vaut toujours : "Ça va être assez dur pour moi et les miens. Au moins, je vais les ménager autant que je peux" » (p. 19).

En fait, si le suicide est rapidement écarté, en fait surtout — heureusement d'ailleurs — faute de moyens pour le réaliser, si la mort rapide s'avère un espoir vain, la colère n'est pas pour autant dissipée. À l'hôpital de l'Enfant Jésus où il fait son premier séjour hospitalier, il se confie à son ami Jack : « Jack... Crisse ! Ca n'a pas de bon sens, j'ai la chienne ! Je ne peux pas vivre comme ça ! [...] Je ne peux pas passer le reste de mes jours assis sur quatre roues à m'obstiner avec des poignées de porte et des escaliers... Faire pitié, Jack, tu te rends compte, je vais faire pitié ! [...] Je vais aussi perdre Zazou » (sa blonde) (p. 41).

Dans sa colère, Jacques Voyer va néanmoins implorer la mort, mais ne pourra prier Dieu pour qu'il vienne le chercher : « [...] pour moi, la spiritualité fait partie du psychologique et du social. Là dessus, je suis plus freudien que religieux. Freud a dit que Dieu a été inventé par les hommes parce qu'ils n'acceptaient pas d'être des petits bouchons flottant sur l'océan. [...] Tout ça pour dire que je suis agnostique » (p. 135). Ainsi, le jeune homme, souffrant d'une paralysie des muscles intercostaux conséquentes à son accident, ne respire qu'avec son diaphragme. On lui propose une trachéotomie doublée d'une antibiothérapie. Il répond selon sa « plus récente devise "La mort plutôt que la paralysie" » (p. 42) et refuse l'antibiothérapie, espérant mourir par le pneumocoque. Mais « L'infection pulmonaire, elle ne vient pas ! Comment je vais mourir ? Je ne peux pas vivre comme ça, Jack. [...] je ne peux même pas tirer sur la gâchette d'un revolver. Et puis, il faudrait d'abord me l'apporter. Même chose pour une bouteille de poison ou un cocktail de pilules : il faudrait aussi me l'apporter puis qu'après j'arrive à dévisser le bouchon... Dis-donc, [...] est-ce qu'il va falloir que j'attende d'être au bord d'un ravin ou d'un quai... ou d'un escalier monu-

mental ? Mais je risquerais de me retrouver encore plus estropié qu'autre chose. Ah oui. l'électrocution [...] dans mon bain [...] Mais il faudrait encore que quelqu'un apporte la lampe au bord du bain... Après... comment va-t-elle se sentir, cette personne ? [...] Il me reste la grève de la faim... Non... pas ça... Je suis trop gourmand.» (p. 42-43) Le Dr Voyer a oublié que le gavage existe et qu'un quadraplégique n'a guère de défense contre un gaveur.

Après la colère viendra la dépression, la dépression provenant de la nouvelle situation engendrée par la quadraplégie. La réadaptation requise à l'Institut de réadaptation de Montréal apparaît dans un premier temps comme un salut pour Jacques Voyer. Fuir le regard des autres de ce grand village de Québec où il rêvait de devenir un médecin déambulante avec un stéthoscope ou un type athlétique parmi d'autres devant des filles admiratives. Le voici dans un milieu de fauteuils roulants auxquels, au début, il dénie presque l'existence des titulaires, détournant avec « mépris » (p. 49) son regard de ces fauteuils lorsqu'il les voit rouler. Il souffre de la dépendance face aux intervenants pour l'alimentation, la toilette, etc. Il ne parle qu'aux membres du personnel, eux qui ne sont pas en fauteuils roulants. C'est encore le témoignage d'un « fauteuil roulant » qui, le troisième jour de son séjour à l'Institut, ébranlera son retrait dépressif.

Par la suite, il commencera à apercevoir de plus en plus, dans tout fauteuil roulant, y compris le sien, la personne qui s'y trouve et ses potentialités. C'est le début d'une quatrième phase. Mais, une fois la fierté reconquise parmi ses semblables fauteuils roulant, voici ensuite le retour difficile dans la société ordinaire où Jacques Voyer appartient désormais à une sorte de minorité visible. « Oui, j'ai honte, partout. J'ai honte devant tous ces nouveaux regards qui, rapidement ou lentement, me toisent ou feignent de ne pas voir mon grand malheur évident. [...] "Pourquoi est-ce qu'ils me regardent ? Je ne veux pas faire pitié !" »

Un élément majeur permet à Jacques Voyer de sortir définitivement de la tristesse et d'accéder à une forme d'acceptation/résignation face à la nouvelle réalité au sens d'une attitude positive face au revers du destin : le retour aux études de médecine. Et le début d'assomption de son handicap lui donne accès à certains patients difficiles. Le travail psychique exigé par son expérience de quadraplégie est sans doute contributif à son intérêt pour la psychiatrie, bien qu'il ait toujours eu un goût pour le psycho-social. Les docteurs Yves Rouleau et Noël Montgrain ont eu une influence importante sur cet intérêt, le second notamment en ce qui a trait à la psychanalyse.

Jacques Voyer en vient donc à raconter sa demande d'admission en formation de spécialiste en psychiatrie. À l'Université Laval, il est

évalué en septembre 1973 par trois jeunes psychiatres : il les « sent bien mal à l'aise » [...] Si j'avais à résumer l'entrevue, je l'intitulerais : « Comment fais-tu pour vivre si évidemment éprouvé par la vie ? Nous, on ne pourrait pas » (p.95). Jacques Voyer n'en dit guère plus, ce qui en dit long sur sa déception quant à l'entrevue, quant aux personnes qui ont fait l'entrevue.

À McGill, où la psychanalyse est encore un courant dominant, les entrevues d'admission tenues le 15 décembre 1973 eurent pour lui un intérêt pédagogique personnel. Avec le docteur Stein auquel il se présente comme le fils du père qui réussit, il termine son entrevue, simplement en parlant, en précisant ses réponses sur l'insistance du clinicien, par la conclusion qu'il est plutôt le fils de sa mère sans pour autant être un bandit, un bohémien ou un homosexuel. Il en remercie le D<sup>r</sup> Stein, y voit là une leçon personnelle et didactique et décide alors qu'il fera un jour une psychanalyse. Il rencontre aussi le D<sup>r</sup> Willner qui lui donne des conseils rattachés à l'envie des patients envers la manière du docteur Voyer d'affronter son handicap.

Trois jours plus tard, il reçoit une lettre d'acceptation en deuxième année de spécialisation de psychiatrie à McGill ; et le 21 décembre, quatre mois après les entrevues, il reçoit une lettre de refus pour la première année de spécialisation de psychiatrie à l'Université Laval. « Humilié », il « rage » (p. 100) d'autant plus qu'il était bien installé à Québec chez ses parents et près de sa blonde. Comme il dira au doyen de Laval de l'époque « C'est un coup de pied au cul que je vais changer en pied de nez » (p. 100).

Le récit raconte par la suite diverses situations d'apprentissage qui en deviennent tout autant pour le lecteur qui n'est pas familier avec la psychiatrie. Tout au long de sa formation, il est souvent confronté avec la maladresse, l'ineptie ou l'incompréhension face à la réalité de sa quadruplégie, sans compter les exigences difficiles que cela comporte dans le quotidien notamment avec les préposés.

Si le refus de Jacques Voyer pour la formation psychiatrique à l'Université Laval ne cesse d'étonner, l'opinion de trois experts lui disant qu'il ne serait pas admis dans la formation de psychanalyste étonne également. L'un d'eux se demande alors, puisqu'il ne le voit pas psychanalyste, ce que Jacques Voyer pourrait tirer de la psychanalyse puisqu'« il fonctionne déjà très bien ». Un des experts évoque comme contre-indication à l'admission à la formation en psychanalyse ceci : « Comme il n'a pas une sexualité normale vu son handicap, il ne pourra comprendre celle de ses analysants ». Le D<sup>r</sup> Voyer n'argumente pas trop sur la chose, précisant néanmoins que, par ce refus, ces experts lui révè-

laient « les limites [...] de l'ouverture d'esprits de membres éminents et respectés » de l'Institut de psychanalyse. Pourtant, Freud a bien insisté sur la préséance de la réalité psychique dans l'organisation de la vie. C'est une étrange déviation par rapport à Freud que l'insistance sur l'intégrité de l'organe, ce devrait être plutôt le propre des sexologues et non des psychanalystes. Quant à l'insistance sur le bon fonctionnement, on comprend que Lacan ait pu dénoncer cette déviation adaptative et récupératrice sous forme d'un fonctionnalisme biologisant nord-américain de l'expérience freudienne. Enfin, et certains passages du livre nous l'évoquent en diagonale, le docteur Voyer n'a d'ailleurs pas toujours été quadraplégique en matière de sexualité.

Ce récit est écrit de façon vivante, presque scénarisée par moment. Il livre un témoignage émouvant mais très éducatif sur les difficultés et les défis qui attendent quiconque rejoint le monde des fauteuils roulant, autant au niveau de l'organisation quotidienne qu'au niveau des interactions sociales générales et intimes. Mais, par le biais de la profession particulière de son auteur, il constitue une leçon plus générale en ce qui a trait au deuil qu'exige tout handicap que ce soit la maladie physique ou mentale grave, la détresse psychique, l'accident, etc. L'auteur en profite pour initier le lecteur à certains aspects du métier de psychiatre et au travail auquel est convié un patient sérieux en psychothérapie.

Hubert Wallot